

jamais l'imposture , rappela sur son front et dans ses yeux la candeur , le calme de la franchise , et ne cessa de répéter toute sa vie ce que monsieur et madame de Lucival lui dirent alors en la pressant dans leurs bras : « Le mensonge est un supplice continuel et la laideur de l'âme. »

---

### LA PIÈCE D'OR.

Si parmi les bienfaits qu'on répand , il en est qui ne produisent que l'ingratitude et l'oubli , souvent il s'en trouve aussi qui procurent de douces jouissances , et font naître pour jamais le souvenir le plus reconnaissant.

Euphrosine , fille de M. de Murval , riche négociant , prenait le frais , un soir de l'été , à l'une des croisées de l'hôtel de son père , avec plusieurs jeunes demoiselles de son âge. Pendant que de nombreuses parties de jeu se faisaient dans le salon , elles s'amusaient à regarder ensemble deux petits Auvergnats qui exécutaient dans la rue une danse de leur pays , au son d'une musette dont les accens rauques et sauvages s'accordaient parfaitement

avec les gambades grotesques et les cris perçans des deux montagnards.

Euphrosine se pâmait de rire à la vue de toutes leurs contorsions, et s'en amusait avec ses jeunes amies, lorsque l'un d'eux se présenta sous le balcon, tendant son chapeau, et demandant, selon l'usage, quelque assistance pour les pauvres petits Auvergnats.

Euphrosine, qui n'avait pas sur elle la moindre chose à leur donner, rentre aussitôt dans le salon, et demande à son père, occupé en ce moment à une assez forte bouillote, quelques pièces de monnaie, pour assister, lui dit-elle, deux petits montagnards qui la divertissaient beaucoup. M. de Murval remit à sa fille quelques pièces, qu'elle enveloppa dans un morceau de papier, et qu'elle alla jeter précipitamment au petit danseur d'Auvergne, qui, toujours tendant son chapeau déchiré, dit

aux jeunes personnes réunies sur le balcon : « Diou vous lou rende, mes balles Demouzalles!... » En prononçant ces mots, il serra dans sa poche le morceau de papier, avec tout ce qu'on leur avait jeté des croisées voisines, et disparut avec son camarade, en jouant toujours de la musette.

Le lendemain Euphrosine, en déjeuner avec son père, lui parlait de la danse comique des deux Auvergnats, et déplorait le sort de tous ces petits malheureux qui, dans un âge encore tendre, s'éloignent de leurs parens, se transportent à deux cents lieues du village qui les vit naître, pour se livrer dans la capitale aux travaux les plus rudes, y supporter, presque nus, la rigueur des saisons, et une misère d'autant plus pénible, que sans cesse ils sont témoins oculaires du faste et des délices de l'opulence.

M. de Murval profitait des justes observations de sa fille pour lui faire sentir combien on doit se trouver heureux de jouir des faveurs de la fortune, des avantages d'une éducation soignée, et lui faisait en même temps avouer qu'on est coupable envers la société, et indigne des bienfaits que la Providence nous accorde, lorsqu'on refuse d'assister les infortunés qu'elle prive de ses dons.

Comme la conversation entre le père et la fille s'anima sur cette intéressante matière, un domestique vint annoncer que deux petits Auvergnats demandaient à parler à mademoiselle. « Serait-ce par hasard ceux qui m'ont tant amusée hier au soir? dit Euphrosine; que peuvent-ils me vouloir? — Faites-les entrer, dit M. de Murval. » Aussitôt le domestique introduisit les deux petits montagnards, qui, timides et craignant

de laisser sur le parquet la trace de leurs pas, avaient laissé leurs souliers ferrés dans l'antichambre, et s'avançaient nu-pieds. « Ce sont eux-mêmes! s'écria Euphrosine en les apercevant. — Que désirez-vous? leur dit alors M. de Murval. » Les deux petits Auvergnats furent d'abord quelque temps sans répondre, se regardant l'un l'autre, et s'excitant du geste à qui porterait la parole. Enfin, le plus grand, recoquillant son chapeau et tirant de son sein un petit sac de cuir tout crasseux, lui dit: « Excusa, mon bon Monsiou, si j'osions parait' comme cha en voust prégenche, ma dans lou petit paquet de sous dont Mademouzalle nous assista hier au cheoir, j'avions trouva ceste piace d'or, qu'on n'avait ben chertainement pas l'intenchion de nous donna, et j'nous emprêchons de la li raporta; la voicit... » En achevant ces mots, il

remit humblement sur le bord de la table un louis d'or, déjà tout imprégné de la crasse noirâtre de ses mains. « Mais qui a pu vous faire croire, leur dit Euphrosine, que c'est plutôt moi qui vous ai jeté cette pièce d'or, que les autres personnes du voisinage qui vous ont fait également assistance? — Oh! que chi fait, ma balle Demouzalle, répondit le plus jeune, qui n'avait pas encore osé parler, j'ons ben reconnu lou petit paquet qu'ous avez jeta dans mon chapieau. — Et pous, ajouta l'ainé, j'ou venions de che pas de plousieurs maisons de vostre rue, la piace est à vous; rien n'est plou chertain. Reprenez-la, je vous en prie. — Je vois, dit M. de Murval, que ce sera moi qui, par mégarde, en remettant pour vous à ma fille quelques pièces de monnaie... Oui, je reprends ce louis; mais c'est pour récompenser votre bonne foi, pour en-

courager votre probité... Tiens, dit-il à l'ainé en le lui remettant, je te le donne de bon cœur, et je désire qu'il te profite. — Ou voulais nous plaisanta, répartit le petit Auvergnat, ma ne vous y fiais pas; si vous continua, maugré lou respect qu'ou vous portons, je pourrions nous fâcha. — Je ne plaisante pas du tout, reprit M. de Murval: garde cette pièce d'or. — Et moi, ajouta vivement Euphrosine, pour vous prouver combien j'aime à récompenser, à encourager les bonnes qualités, je double la somme et je veux que vous ayiez chacun votre petit trésor..... » A ces mots, elle fut chercher un louis dans une pièce voisine, et le remit au plus jeune, qui, regardant son frère, se jeta avec lui aux pieds de M. de Murval et de sa fille; et tous les deux firent, dans leur patois, une prière pour la conservation de leurs chers bienfaiteurs.

« Mais c'est à condition, dit Euphrosine qui partageait leur ivresse, qu'ils nous chanteront encore une chansonnette et qu'ils exécuteront une danse de leur pays. — Oh! qu'à chela ne quienne! s'écria l'aîné; et à l'instant les voilà grimaçant, gambadant, gesticulant, qui se livrent à toutes leurs folies, et font pâmer de rire M. de Murval et sa fille, ainsi que tous les gens de l'hôtel, accourus au son de la musette d'Auvergne. Leur jeu fini, M. de Murval donna ordre qu'on les fit amplement déjeuner, et Euphrosine leur dit, en les quittant, qu'elle désirait que leurs deux louis leur profitassent. Elle leur recommanda que, lorsqu'ils passeraient devant l'hôtel, ils n'oubliassent pas d'entrer, et que toujours ils y trouveraient à déjeuner. Les deux petits Auvergnats se retirèrent plus contens, plus émus que jamais, et répétèrent à l'office où on

les régala bien, toutes les folies qu'ils avaient faites devant monsieur et mademoiselle de Murval.

Plusieurs jours, plusieurs mois se passèrent sans qu'on entendit parler d'eux. M. de Murval et sa fille ne surent à quoi attribuer cette disparition. « Peut-être, disait Euphrosine, ont-ils mangé leurs deux louis, et ils n'osent pas se montrer devant nous. — Non, non, répliqua M. de Murval, les Auvergnats sont trop économes; ils ne dissipent pas aussi facilement l'argent qu'ils amassent; leur plus grand bonheur est de l'emporter dans leur pays où il est très-rare; et là ils le remettent à leurs parens, ou bien ils en achètent quelques morceaux de terre pour agrandir leur modique héritage. » M. de Murval et sa fille se trompaient également sur l'emploi que les deux petits montagnards avaient fait de leur

argent. Deux louis à la fois ! jamais ils n'avaient possédé pareille somme : aussi avait-elle excité toute leur ambition. De simples petits danseurs de musette qu'ils étaient, ils se firent tout-à-coup marchands d'aiguilles, qu'ils allaient eux-mêmes chercher dans les manufactures, et qu'ils revendaient ensuite de village en village. Leur petit commerce s'accrut au point qu'ils y ajoutèrent, au bout de quelque temps, celui de petites dentelles d'Alençon, de mouchoirs et de cotonnades de Rouen ; et comme nos deux petits commerçans grandissaient à mesure qu'ils augmentaient leur négoce, on les vit, au bout de deux ans, portant chacun sur son dos un ballot de marchandises, commençant à suivre les foires et à vendre dans les petites villes. Peu à peu ils se firent connaître et remarquer par leur gentillesse, et surtout par leur probité. On ne parlait

partout que de Jacques et Guillaume : c'est ainsi qu'ils se nommaient. Dans tous les hameaux, sur les routes, dans les auberges, ils s'étaient fait une réputation qui ne contribuait pas peu à leur prospérité. Enfin, parvenus à l'âge de dix-sept ans, ils se trouvèrent, en passant dans leur pays, en état d'acheter un beau mulet d'Auvergne, sur lequel ils déposèrent leurs ballots de marchandises, et voilà nos deux jeunes et vigoureux montagnards parcourant à pied toute la France, étendant leur commerce et se faisant estimer et chérir partout où ils se présentaient.

Plusieurs années s'étaient écoulées sans qu'ils eussent reparu dans Paris. M. de Murval avait marié sa fille à un riche propriétaire qui possédait une terre considérable en Normandie, près de Falaise. C'était au mois de septembre, à l'époque où se tient dans ce pays

la fameuse foire de Guibray, à laquelle se rendent les négocians de tous les points de la France, et même d'une partie de l'Europe. Jacques et Guillaume, qui depuis quelque temps avaient entrepris le commerce de soieries de Lyon, vinrent s'établir à cette foire, où ils étalèrent les étoffes les plus riches, les rubans les plus nouveaux. M. de Murval était venu avec toute sa famille visiter la foire de Guibray. Il s'arrêta avec sa fille et son gendre devant la boutique de Jacques et Guillaume, qui, à son aspect, émus et surpris, se dirent tout bas l'un à l'autre : « C'est lui ! c'est » elle... » Le hasard voulut que la fille de M. de Murval achetât pour deux louis de rubans : elle les tira de sa bourse et les offrit aux deux marchands qui lui avaient déplié leurs étoffes, leurs rubans avec des égards et une complaisance tout-à-fait remarquables ; mais

l'un d'eux lui dit avec expression et les yeux fixés sur elle : « Madame, nous sommes payés. — Que voulez-vous dire ? » répondit Euphrosine : serait-ce mon père qui, d'avance et sans que je m'en fusse aperçue?... — Moi ! dit M. de Murval, je n'ai pas donné une obole, et ne sais ce que tout cela signifie. — Mon frère a raison, reprit l'autre marchand avec la même émotion ; oui, Monsieur, nous sommes payés, et vous prendriez toute notre boutique et tous nos magasins, que nous serions encore vos débiteurs. » Ces paroles ne firent qu'augmenter l'étonnement de la famille de Murval, qui ne savait à quoi attribuer cette étrange aventure, lorsque tout-à-coup Jacques et Guillaume, sortant de leur boutique et tombant aux pieds de M. de Murval, s'écrièrent, en reprenant l'accent de leur pays : « Ou ne recouaichez donc pas

les doux pauvres petits Ouvergnats qu'ou z'avais achista si générousement ? — Quoi ! ce serait là mes bons petits montagnards ? dit Euphrosine, en partageant la surprise et la joie de son père : comme ils ont grandi ! on lit sur leurs figures le bonheur et la probité. Quel ton d'aisance, et comme leur langage est changé ! — Oh ! reprit Jacques, c'est qu'à force de courir le monde, on en prend les manières ; et nous nous sommes un peu formés pendant les dix années que nous avons voyagé en France. — Vous souvenez-vous, madame, dit Guillaume à Euphrosine, qu'en me donnant un louis, ainsi qu'à mon frère, vous me dites avec la plus touchante bonté : *Je désire qu'il te profite...* Eh ! madame, votre bienfait a prospéré au-delà de vos désirs : tout nous a réussi ; nous sommes parvenus à devenir ce que nous sommes. Cette riche boutique n'est

qu'une faible partie de ce que nous possédons ; notre crédit est immense, notre commerce s'étend dans toute la France. Demandez, informez-vous à tous les plus riches négocians réunis à Guibray : ils vous diront si l'on fait cas de Jacques et de Guillaume. — Venez, ajouta Jacques, oh ! venez dans notre boutique ; c'est votre ouvrage, c'est votre bien. En nous donnant les deux louis, source de notre fortune, vous nous fites faire le meilleur déjeuner que nous eussions fait jusqu'alors ; acceptez à dîner dans notre magasin, nous vous raconterons tout ce que nous avons fait pour arriver où nous sommes, et nous répéterons à madame la danse et les chansons de notre pays qui la faisaient rire de si bon cœur. — Oui, nous acceptons, dit Euphrosine avec émotion ; jamais je n'aurai fait de repas aussi délicieux. Oh ! que je m'applaudis d'avoir encouragé



tant d'excellentes qualités, et qu'il m'est doux de retrouver ainsi mes deux chers petits Auvergnats !..... » A ces mots, M. de Murval et sa famille entrèrent dans le riche magasin de Jacques et Guillaume, où on ne tarda pas à leur servir un dîner splendide, qui fut embellie des accens de la joie la plus vive et de ceux de la reconnaissance.

Après le dîner, Jacques et Guillaume se mirent à danser un pas d'Auvergne qu'ils accompagnèrent de chansons où ils exprimèrent de nouveau tout le bonheur qu'ils ressentaient de posséder leurs chers bienfaiteurs. Comme ils se livraient à toute leur joie, on entendit crier au feu dans la foire de Guibray, et tout-à-coup un tumulte effroyable. Ils sortent aussitôt, et aperçoivent les flammes qui s'élevaient de la boutique d'un riche fabricant de Lyon. Cet homme respectable et père de plusieurs enfans, vou-

lant sauver de l'incendie des marchandises considérables, s'était élancé au fond de son magasin. Ses deux filles, qui l'avaient accompagné à Guibray, témoignaient la plus grande frayeur sur le sort de leur père, et remplissaient l'air de leurs cris, quand tout-à-coup Jacques et Guillaume pénétrèrent au travers des flammes, s'exposent à une mort certaine, et, peu d'instans après, reparaissent aux acclamations de tous les assistans, portant sur leurs bras le fabricant de Lyon, qui ne cessait de les désigner et de les remercier comme ses libérateurs. Le feu se trouvant éteint par les secours nombreux qui furent apportés, Jacques et Guillaume proposèrent à M. Blondel, c'était le nom de ce riche fabricant, de transporter dans leur magasin ses marchandises qu'on avait sauvées des flammes, et de s'y établir pour tout le reste de la foire. Le fabricant accepta;

suivi d'Angélique et de Louise, ses deux filles, il entra dans le magasin de Jacques et Guillaume, qui lui annoncèrent que, afin d'éviter tout autre dérangement, ils se procureraient à coucher dans quelque auberge de la ville, et que pendant le jour ils feraient société commune. M. Blondel, en acceptant ces offres, faites avec toute l'effusion de la franchise, leur avoua que bien que l'accident qui venait de lui arriver ne pût porter aucun échec à sa fortune, il éprouvait néanmoins le chagrin momentané de ne pouvoir répondre à des engagements qu'il avait contractés pour l'époque de la foire de Guibray, et que pour la première fois de sa vie, il se voyait forcé de retarder ses payemens. « Retarder vos payemens ; vous, M. Blondel ? s'écria Jacques ; non, nous ne souffrirons pas qu'un des premiers fabricans de Lyon compromette en la moindre chose le

crédit qu'il s'est acquis par cinquante ans de travaux et de probité ; en vous offrant de partager notre loge, notre magasin, nous vous offrons en même temps de partager notre bourse. — Oui, ajouta Guillaume, tous vos mandats seront acquittés, et vous nous en remettrez le montant quand vous le jugerez à propos. Lorsque, il y a cinq ans, nous nous présentâmes chez vous, à Lyon, le sac sur le dos, vous nous confiâtes des marchandises, vous nous aidâtes de votre crédit ; eh bien ! c'est aujourd'hui notre tour ; oui, c'est un devoir que nous sommes heureux et fiers de remplir.... » Cet élan de Jacques et Guillaume pénétra le respectable M. Blondel de joie et d'attendrissement : il les pressait tour-à-tour sur son sein ; Angélique et Louise ne pouvaient de même s'empêcher de se livrer à toute leur émotion, et par-là n'en paraissaient encore que plus jolies.

M. de Murval, qui, pendant cette scène touchante, avait gardé le silence, ainsi que sa fille et son gendre, se félicita plus que jamais d'avoir, avec une simple pièce d'or, produit dans la société deux hommes aussi probes, deux négocians aussi estimables. Après avoir passé le reste de la journée avec tous ces braves gens, il les quitta, en leur faisant promettre que, sitôt la foire de Guibray terminée, ils viendraient tous passer quelques jours à la terre de son gendre, qui n'était qu'à deux petites lieues de la ville. On se sépara donc; et sitôt le souper fini, Jacques et Guillaume laissèrent dans leur loge M. Blondel et ses deux filles, pour se livrer au sommeil dont ils avaient si grand besoin.

Le lendemain et jours suivans M. Blondel fut occupé à remettre en ordre ses affaires interrompues par l'incendie, et à payer, avec les fonds de Jacques et

Guillaume, tous les mandats et toutes les lettres-de-change qui lui furent présentés. Enfin, la foire de Guibray étant finie, ils se rendirent tous les cinq, selon leur promesse, à la terre qu'habitait M. de Murval. Ils y furent accueillis avec une distinction toute particulière. M. Blondel ne cessait de faire l'éloge de Jacques et Guillaume, qui lui avaient avancé jusqu'à près de quatre-vingt mille francs pour remplir ses obligations: « Je veux, disait le respectable fabricant, répandre partout ce généreux dévouement; et s'ils ont contribué à me conserver l'honneur, j'espère contribuer à augmenter leur crédit et leur réputation. — Non, ajoute Angélique avec l'élan de la plus vive reconnaissance, jamais je n'oublierai ce que MM. Jacques et Guillaume ont fait pour nous. — Mon père aura beau faire, dit à son tour Louise, il ne pourra jamais s'acquitter

envers eux. — Il n'est qu'un seul moyen, reprit M. de Murval. — Lequel! demanda vivement M. Blondel. — N'avez-vous pas, ajouta M. de Murval, l'intention d'établir mesdemoiselles vos filles? Qui mieux que Jacques et Guillaume, pourraient leur offrir la certitude du bonheur? — Ah! monsieur, que dites-vous là, reprit Jacques en l'interrompant; la distance est trop grande: ces demoiselles méritent et obtiendront sans peine des partis fort au-dessus de nous. — De quelle distance parlez-vous! répondit M. Blondel: vous êtes négocians comme moi; avec le temps votre fortune peut égaler ou même surpasser la mienne. Vous réunissez ce que je prise le plus dans les hommes, un bon cœur, une probité sans tache, et surtout l'habitude du travail: si mes deux filles pensent comme moi, elles sont à vous. » A ces mots, Angélique

et Louise baissèrent les yeux et gardèrent un profond silence. « Prenez-y garde, leur dit Guillaume avec l'effusion d'une franche gaieté: nous n'avons pas encore eu le temps d'aimer et de faire un choix; mais nous serions capables de vous prendre au mot, et d'oser devenir vos deux gendres, si nous étions jugés par vos deux charmantes demoiselles avec toute l'indulgence dont mon frère et moi avons si grand besoin. — Quant à moi, ajouta Jacques avec une sensibilité profonde, je crains bien de payer du repos de ma vie le bonheur d'avoir sauvé celle de M. Blondel. Le peu de jours que nous avons passés auprès de ces demoiselles m'a fait éprouver ce que je n'avais pas encore eu le temps de connaître; et si je regrette de n'avoir pas les dehors brillans d'une éducation soignée, c'est bien en ce moment. — Que font les dehors brillans,

lui répondit Angélique, comparés à ce que vous avez fait pour nous? — Les bienfaiteurs de notre père, ajouta Louise avec émotion, ont-ils besoin d'autres titres à nos yeux?... »

Le consentement formel de Louise et d'Angélique mit le comble à la joie et au bonheur de Jacques et de Guillaume, qui, se jetant à leurs genoux, leur offrirent l'assurance d'un bonheur inaltérable : puis se retournant vers M. de Murval et sa fille, ils s'écrièrent : « Oh ! nos dignes amis, jouissez de vos bienfaits ! ce nouveau bonheur est encore votre ouvrage..... Et vous, qu'il nous est maintenant permis d'appeler notre père, dirent-ils à M. Blondel, combien nous rendons grâce au hasard qui nous a procuré l'avantage de vous offrir quelques secours ! »

Le bon vieillard était si ému qu'il ne pouvait répondre à ses deux gendres

que par ses embrassemens. La joie brillait sur tous les visages, et M. de Murval, ainsi qu'Euphrosine, voulurent que cette double alliance fût célébrée au château.

On se procura donc en peu de jours les papiers nécessaires : la famille de M. Blondel ne tarda pas à venir de Lyon. Enfin le jour heureux arriva. Jacques épousa Angélique, et Guillaume épousa Louise. Leur association ne fut jamais altérée par le moindre démêlé ; leur double union, par le plus petit nuage. Ils devinrent les premiers négocians de France ; mais ni leurs succès, ni leurs richesses ne leur firent jamais oublier M. de Murval et sa fille, qui ne cessaient de répéter que le peu de bien que l'on fait n'est jamais perdu pour le bonheur.

Angélique et Louise furent aussi heureuses que l'avait prévu leur respectable

père. Jamais leurs époux, quels que furent leur crédit et leur opulence, ne prirent d'autres noms que ceux de Jacques et Guillaume. Dans toutes les foires qu'ils parcouraient, ainsi que sur tous les magasins qu'ils établirent en France et dans l'étranger, ils prirent constamment pour enseigne : « *A la pièce d'or.* »

---

## LE PEIGNE PARLANT.

MADAME Saint-Marcel, épouse d'un des plus célèbres chirurgiens des armées françaises, éloignée de son mari depuis plusieurs années, se livrait entièrement à l'éducation de Caroline, sa fille unique, sur laquelle la nature semblait avoir pris plaisir à rassembler tous ses dons. Figure charmante, grace sans afféterie, esprit enjoué, cœur excellent, franchise, finesse, gaieté, tout était réuni dans cette jeune personne, que la haute réputation de son père et une fortune assez considérable faisaient rechercher dans les meilleures sociétés de Paris. Caroline joignait à tous ces avantages de l'instruction sans pédanterie, et plusieurs talens d'agré-